

les nations désiraient, sans qu'aucune l'eût prévue.

x.
Les Portugais
réussissent
à chasser les
Hollandais
du Brésil.

Depuis que les Portugais avaient subi le joug espagnol, ils n'avaient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond et dissimulé, avait cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employait pour les avilir. Son fils, trop fidèle à ses maximes, persuadé qu'il valait mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avait laissés dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avaient valu tant de trésors, de gloire et de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce faible prince, plus imbécile encore que son père, attaqua à découvert et avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avaient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il voulait les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avait travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640 : Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, et tout ce qui restait des établissemens formés en Asie, en Afrique et en Amérique, dans

des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche et vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens, à ceux des Anglais, des Français, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe, et une trêve de dix ans pour les Indes orientales et occidentales. Nassau fut aussitôt rappelé avec la plus grande partie des troupes ; et le gouvernement des possessions hollandaises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam ; à Bassis, orfèvre de Harlem ; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg : ce conseil devait décider de toutes les affaires, qu'on croyait désormais bornées aux opérations d'un commerce vif et avantageux.

Un grand obstacle s'opposait à ces espérances : les terres appartenaient aux Portugais qui étaient restés sous la domination de la république ; les uns n'avaient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, et la fortune des autres avait été détruite par les calamités inséparables de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plus tôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il était possible d'entreprendre. Aussitôt tout change de face, tout prend une nouvelle vie ;

mais des bâtimens trop superbes sont élevés; mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves; mais on se livre généralement à tous les excès du luxe : ces fautes et ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolubles; et les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avaient laissé écrouler les fortifications; ils avaient vendu les armes et les munitions de guerre; ils avaient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le désiraient : cette conduite avait anéanti la force publique, et fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourraient briser un joug étranger. La stipulation qui les privait de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étaient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645 : leur projet était de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandais

qui avaient part au gouvernement, et de faire ensuite main basse sur le peuple, qui était sans précaution parce qu'il se croyait sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étaient entrés eurent le temps de sortir de la place, et de se mettre en sûreté.

Leur chef était un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'était élevé à celui de commissionnaire, et enfin à celui de négociant : son intelligence lui avait fait acquérir de grandes richesses; il devait à sa probité la confiance universelle; et sa générosité attachait inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venait d'éprouver n'étonna pas sa grande âme. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus et ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage : on le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui : il triomphe, et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnaître. Quelques disgrâces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son âme, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère : il montre un front menaçant, même après le malheur,

plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne : à ce moment de gloire , Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve , les Hollandais s'étaient emparés , en Afrique et en Asie , de quelques places qu'ils avaient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne , occupée de plus grands intérêts , n'avait pu songer à se faire justice ; mais son impuissance n'avait pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition , elle avait été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil ; elle avait même favorisé sous main ceux qui avaient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique , et de répondre elle-même en Europe , qu'elle désavouait les auteurs de ces troubles , et qu'elle les en punirait un jour , fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvemens n'auraient pas de suite. Son avarice , trop long-temps amusée par ces protestations fausses et frivoles , se réveilla enfin. Jean IV , averti qu'il se faisait en Hollande des armemens considérables , et craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyait devoir éviter , voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera , qui , pour achever ce qu'il avait commencé , n'avait que son argent , son crédit et son talent , ne délibéra pas seulement s'il obéirait.

« Si le roi , dit-il , étoit instruit de notre zèle , de ses intérêts et de nos succès , bien loin de chercher à nous arracher les armes , il nous encouragerait à poursuivre notre entreprise , il nous appuierait de toute sa puissance. » Ensuite , dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons , il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables , qu'avec le secours de Baretto , de Vidal , de quelques autres Portugais qui voulaient et qui savaient servir leur patrie , il consumma la ruine des Hollandais. Le peu de ces républicains qui avait échappé au fer et à la famine , évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événemens ne sont et ne nous paraissent que les suites de quelques causes politiques , morales ou physiques ; et l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au temps des Hébreux , lorsqu'ils avaient des séminaires d'inspirés ; des Grecs , lorsqu'on se rendait de tous côtés à Delphes ; des Romains , lorsqu'on n'osait tenter aucune grande entreprise sans avoir consulté les entrailles des victimes et les poulets sacrés ; de nos ancêtres , au temps des croisades : voyons , à la place de Vieira , un prophète , une pythonisse , un augure , un Bernard , et la révolution du Brésil prendra tout à coup une couleur surnaturelle : ce sera Dieu qui , touché de la sainte hardiesse d'un personnage

extraordinaire , aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paraissait devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avaient fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions de florins, ou seize millions de livres, en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandais une conquête qui pouvait devenir la plus riche des colonies européennes du Nouveau-Monde, et donner à la république une consistance qu'elle ne pouvait obtenir de son propre territoire ; mais il aurait fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense ; et pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière : avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, et aurait enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignorait encore que défricher des terres en Amérique, était l'unique moyen de les rendre utiles, et que ce succès ne pouvait être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plus tôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avait si souvent vaincus, si souvent humiliés ; qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession, et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portaient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé ; mais ils étaient très-supérieurs à tout ce qui s'était pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne réglait l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchaient à l'étendre. Ils s'avancèrent au midi, vers la rivière de la Plata, et au nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paraissaient en possession de ces deux fleuves : on résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche d'en-

xi.
Établis-
sment des
Portugais
sur la
rivière des
Amazones.